

Partie III

LA FRANCE HEXAGONALE MÉRIDIONALE

CHAPITRE 2

CONVERSATION À DOUZENS (AUDE) : SOUVENIRS DES DEUX GUERRES MONDIALES¹

1. Introduction

Lieu de l'enquête : Douzens (Aude, Languedoc-Roussillon). Entre Carcassonne et Narbonne. Village de 600 habitants. Zone rurale viticole (région des Corbières).

Locuteur interviewé : JP, âgé de 67 ans au moment de l'enquête. Né en 1934 à Douzens, y a toujours vécu. Retraité, après avoir été régisseur dans un domaine viticole. Niveau d'étude : brevet élémentaire. Parle occitan couramment. Code PFC : 11ajp1.

Relation entre les locuteurs : JP fait partie du réseau personnel d'une étudiante de EQ. Avant l'entretien, il ne connaissait pas EQ, qui a été présenté comme un professeur universitaire effectuant des recherches sur le monde francophone.

Lieu et année de l'enregistrement : Chez les parents de l'étudiante de EQ, à Douzens, en 2001.

2. Aspects culturels et lexicaux

Le principal thème abordé dans cet extrait est la guerre. Le début de l'entretien porte sur la Première Guerre mondiale (1914-1918) décrite ici

1. Ce chapitre a été rédigé par Jacques Durand et Nathalie Rossi-Gensane.

comme *la guerre de quatorze* (l. 7). JP y raconte des souvenirs rapportés par son beau-père et par son père. Vers la fin de l'entretien, JP évoque ses propres réminiscences sur la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945) et l'occupation de son village. Les deux guerres mondiales ont fortement secoué la société française et le sujet est (ou était) souvent abordé dans les conversations familiales. Le vocabulaire est conforme au thème : on y parle de *tranchées* (l. 27 (x2), 28, 29, 30), de *bombardements* (l. 34), de *déflagrations* (l. 101), de *prisonniers* (l. 109 (x2)) et de *morts* (l. 15 (x3), 39 (x4), 40, 57 (x2), 60, 68).

Pour bien comprendre le début de la conversation, il faut savoir que la guerre de 14-18 a entraîné la mort de plus de huit millions de personnes (dont environ 1 400 000 Français). Cette guerre a créé un traumatisme profond chez les soldats qui y ont participé. Des groupes entiers de jeunes qui venaient parfois du même village et qui étaient des *copains* (l. 16, 18) (terme familier pour « ami ») se retrouvaient côte à côte dans les tranchées et partaient à l'assaut de l'ennemi sous des bombardements qui pouvaient faire trembler le sol à plus de vingt kilomètres. Ces soldats devaient être psychologiquement fatigués car (comme le beau-père de JP) ils avaient parfois participé à d'autres campagnes militaires, telle celle des Dardanelles en 1915 qui avait opposé des troupes franco-britanniques à la Turquie. JP nous dit que, pour que les soldats montent à l'assaut, on leur donnait de la *gnôle* (l. 11, 12), autrement dit de l'eau-de-vie. Après chaque attaque, on constatait la disparition de nombreux soldats : *un tel, un tel ou un tel, il y est plus. Un tel il, il a disparu* (l. 17-18), où *un tel* tient lieu d'un nom propre. JP passe ensuite aux souvenirs de guerre de son propre père. Ce dernier avait dû partir à la guerre alors qu'il n'avait pas encore dix-huit ans. Il y avait tellement de morts qu'on était appelé sous les drapeaux de plus en plus jeune. Lorsque JP nous dit *Et il y en a de sa classe qui sont morts* (l. 40), il ne fait pas référence à une classe scolaire mais au « contingent militaire ou naval des conscrits nés la même année » (cf. dictionnaire *Petit Robert* ; voir aussi II.6. pour un autre exemple). L'horreur de la guerre est décrite de manière poignante par JP : les corps mutilés de dizaines de milliers de morts que l'on devait enterrer, ou parfois déterrer pour les enterrer à nouveau (l. 60-61) ; les sept ou huit jeunes du village qui survécurent sur les vingt ou trente qui faisaient partie de la même compagnie (l. 66-67) ; les familles entières décimées (l. 69). Lorsqu'il ajoute *sur le monument aux morts, on le voit c'était énorme* (l. 68-69), il faut comprendre que les monuments aux morts en France présentent des listes de soldats morts au combat et que ces listes sont longues. JP défend l'idée que

le marché commun (l'Union Européenne) représente un grand progrès car il rendra impossible la guerre entre ses membres.

La dernière partie de la conversation (l. 78 à 113) porte sur l'arrivée des soldats allemands dans le sud de la France au cours de la Deuxième Guerre mondiale. La France avait été scindée en deux en juin 1940 et la moitié Sud était restée libre sous le gouvernement dirigé par le Maréchal Pétain. En 1942, les Allemands envahissent également la moitié Sud. C'est ce que décrit le témoin, qui raconte ses propres souvenirs. Il parle de l'arrivée de soldats à cheval (l. 84-85) et nous dit qu'ils *réquisitionnaient* [...] *un tas de maisons* (l. 83), en combinant un terme légal, *réquisitionner* (ici « occuper par ordre militaire »), et une expression familière, *un tas de maisons* (« un grand nombre de maisons »). Il passe ensuite au départ des troupes allemandes dont nous rappellerons brièvement le contexte historique. En 1944, les forces alliées (Américains, Britanniques, Forces françaises libres, etc.) débarquent en Normandie (6 juin 1944) puis sur les côtes de Provence (15 août 1944) pour libérer la France. On assiste alors à un repli des forces allemandes qui prend vers la fin l'allure d'une *débâcle* (« débandade », « déroute ») (l. 87, 95). Selon le témoin, certains de ces soldats avaient déjà combattu en Russie, où l'Allemagne avait subi de fortes pertes. Ils en avaient donc *marre* (l. 91-92) : « avoir marre (de quelque chose) » signifie familièrement « être excédé, dégoûté ». Ces soldats ont fait exploser leurs munitions : *ça pétait* (l. 101) (« éclater avec bruit », « exploser »), dit le témoin. En outre, il y avait des résistants français qui luttaienent contre l'envahisseur allemand et qui appartenaient à ce qu'on appelait le *maquis* (l. 105-107). Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, le *maquis* a d'abord désigné les lieux retirés où se réfugiaient les résistants, puis, par extension, les groupes de résistants eux-mêmes. Selon le témoin, trois ou quatre jeunes du village de Douzens ont été faits prisonniers et fusillés, sauf un qui a réussi à s'enfuir en sautant un *mur* ou une *muraille* (l. 112-113).

3. Aspects syntaxiques et discursifs

Comme il a déjà été noté pour l'oral en général (cf. I.4. : 4.3.2.), la succession linguistique correspond dans tout l'extrait étudié, qui est de façon dominante un récit, dans une très grande mesure au déroulement chronologique des événements. De façon également représentative de l'oral, l'extrait comporte peu de verbes non conjugués : 9 occurrences de participes (dans des appositions), de gérondifs ou d'infinitifs (dans des compléments circonstanciels). Ainsi, l'exemple l. 10-11, *avant de monter à l'assaut, ils y*

donnaient de la gnôle [...], constitue une exception, de même que celui l. 112 débutant par *avant d'être fusillé*. D'une part, ils ne sont pas « iconiques », du fait de l'antéposition des infinitifs prépositionnels temporels qui décrivent pourtant des événements postérieurs à ceux exprimés par les verbes conjugués, cf. l'exemple l. 10-11 : (1) ils lui donnent de la gnôle, (2) il monte à l'assaut. D'autre part, ils révèlent l'existence de séquences temporelles préposition + infinitif, réputées rares dans les récits oraux.

En ce qui concerne les « petits mots » de l'oral (cf. I.4. : 4.3.1.), on observe, dans cet extrait, la forte fréquence d'éléments tels que *bon*, qui marque, généralement en première partie d'énoncé, la présence du locuteur, et *hé* (*hein* en français de référence), qui signale, généralement en fin de prédication, une prise en compte de l'interlocuteur. On en dénombre respectivement 29 et 19 occurrences² : l. 69 *Des chl des familles entières décimées **hé**, décimées **hé***. D'autres « petits mots », susceptibles d'apparaître aussi bien à l'écrit qu'à l'oral, sont utilisés différemment, tel *et* (46 occurrences). Ainsi, dans tout l'extrait, *et* ne se comporte jamais comme un coordonnant mettant en relation deux éléments de même fonction syntaxique (sauf, peut-être, l. 110 *alignés, **et** fusillés*), mais toujours comme un connecteur de phrases : l. 12 ***Et** euh, **et** un jour il a été blessé au bras*.

On remarque également dans cet extrait que les unités grammaticales (déterminants, prépositions, subordonnants relatifs, auxiliaires, etc.) sont particulièrement affectées par des réparations, qui consistent généralement en des répétitions (cf. I.4. : 2.2.) : l. 7 *Et il avait fait la guerre de quatorze **ce**, **ce**, **ce** pauv/ **cet** homme* (l'exemple contient en outre une unité lexicale, l'adjectif *pauvre*, produite à l'état de fragment et laissée inachevée : *pauv/*).

L'extrait comporte peu de sujets nominaux (5 occurrences, parmi lesquelles 4 relèvent de la phrase canonique sujet nominal + prédicat verbal (conjugué), l. 2, 35, 57-58, 58, le prédicat correspondant dans le dernier cas à un participe passé, l. 69), conformément à ce qui est généralement observé à l'oral (cf. I.4. : 3.5.). On note, en plus grand nombre (une quinzaine d'occurrences), des sujets disloqués (ou détachés), où le pronom est repris par un syntagme nominal (à gauche dans l'exemple) : l. 26 ***le sol**, **il** tremblait*. Cependant, l'extrait illustre le fait que, dans une conversation, le recours à des pronoms clitiques « simples » (cf. I.4. : 3.5.) est plus répandu que la dis-

2. Les nombres indiqués ici, comme dans la suite du commentaire, ne concernent que les propos de JP.

location. On trouve en effet en fonction sujet une centaine d'occurrences de pronoms clitiques personnels « simples » : l. 3 *il parlait le patois*.

On note l. 11 *ils y donnaient de la gnôle* que le complément d'attribution n'est pas réalisé sous sa forme standard *lui* mais, bien qu'il renvoie à un humain (le beau-père de JP), sous la forme familière, parfois jugée populaire, *y* (cf. aussi II.6. et II.9. à propos d'un usage non standard de « *y* »).

L'extrait exemplifie également le fait que les récits oraux ont abondamment recours aux subordonnées (cf. I.4. : 3.6.). En particulier, les subordonnées relatives se trouvent en nombre très élevé (17 occurrences : l. 4, 6 (x2), 16, 40 (x2), 55, 60, 66, 84, 90, 91 (x2), 96, 102, 106, 107). Elles font généralement suite à des présentatifs (6 après *c'est*, 3 après *il y a*, 1 après *il a* et 1 après *on a*). Dans la plupart des relatives (14 occurrences), le relatif, ou ce qui en tient partiellement lieu, exerce la fonction de sujet : l. 40 *Et il y en a de sa classe **qui** sont morts*. Ces relatives sont peut-être plus faciles à manier, car elles respectent l'ordre de la phrase non dépendante. Or, dans l'extrait, la plupart des relatives produites sont standard (14). Dans les constructions non standard, on trouve notamment deux relatives décumulées (encore dites de « français populaire ») (cf. I.4. : 3.6.2.), pour lesquelles rôle de subordonnant (assumé dans les deux cas par *que* élidé sous la forme *qu'*) et fonction syntaxique (exercée également dans les deux cas par le pronom personnel *ils*) sont dissociés, cf. l'exemple l. 90-92 *c'est des Allemands **qui**, **qui** venaient de Russie, tout ça, **qui** avaient ml/, **qu'ils** av/, en/, avaient marre de la guerre*, qui illustre aussi la fréquence des relatives non standard avec un présentatif.

Dans l'extrait, certaines subordonnées, relatives ou non, montrent une tendance à une forme d'émancipation. Ce phénomène se produit pour les relatives au fil de la chaîne parlée, avec apparition d'abord de la proposition dépendante puis de la proposition correspondante non dépendante : l. 6 *c'est un homme [...] **qui** avait une moustache là, il avait une moustache*. En revanche, pour d'autres subordonnées, l'émancipation a lieu d'emblée. Ainsi, *parce que*, qui apparaît trois fois dans l'extrait (l. 1, 38, 94), ne semble pas introduire, l. 38, une subordonnée causale (il n'y a d'ailleurs pas de verbe), mais être à l'initiale d'une énonciation autonome : *Et mon père, mon père, il est parti à la guerre de quatorze, il avait pas dix-huit ans. **Parce qu'à force des, des morts, des morts, des morts, des morts**, et, et alors, et là, et c'était les jeunes qui y allaient* (on peut également noter, l. 94, un cas d'incise).

Conformément à ce qui est indiqué dans le chapitre I.4. (section 3.3.), l'extrait illustre une tendance majoritaire à ne pas maintenir *ne* dans l'expression de la négation (il n'en comporte que 3 occurrences, une quatrième occurrence, l. 103, étant difficilement décidable : *On n'a pas eu de dégâts*). Comme il avait déjà été remarqué dans certaines études, *ne* est plus souvent absent avec les deuxièmes éléments de négation les plus fréquents, tel *pas*, par opposition, par exemple, avec *plus*. Ainsi, on compte 5 occurrences de *pas* sans *ne* (l. 11, 33, 38, 44, 108) et 1 avec *ne* (l. 11) (si l'on excepte le cas difficilement décidable), contre 1 occurrence de *plus* sans *ne* (l. 71) et 2 avec *ne* (l. 65, 66). De même, *ne* est réputé plus souvent absent lorsque le sujet est pronominal plutôt que nominal, ce que vérifient toutes les occurrences de l'extrait, cf. par exemple l. 11 *et lui, il voulait pas*, ou encore lorsque le verbe est fréquent, ce qui aboutit dans ce dernier cas à des « séquences préformées » sans *ne*, cf. par exemple l. 38 *il avait pas dix-huit ans*.

L'extrait, enfin, illustre de façon exemplaire qu'à l'oral, malgré une idée courante, les formes passives sont loin d'être rares, notamment en raison du nombre relativement élevé de verbes de sentiment, favorisé par le « récit des émotions » (cf. I.4. : 3.2.3.). L'extrait montre également que, toujours à l'oral, le verbe au passif est souvent employé de manière rapprochée avec une forme active de ce même verbe (cf. I.4. : 3.2.3.). C'est même le cas, dans l'exemple suivant, pour un verbe de sentiment, alors que les verbes de cette sorte sont réputés être rarement affectés par ce phénomène : l. 61-66 *Mais ça, pff, ça, ça marque, c'est sûr, c'est sûr que ça marque. [...] Et alors il me le racontait souvent hé, il était marqué par ça. Et, et puis il était marqué de voir que ses, ses copains, d'un village voisin. Bon, ça y est il n'y est plus, allez un autre bon, il n'y est plus.*

4. Aspects phonétiques et phonologiques

L'accent qui caractérise le locuteur JP partage de nombreux traits avec d'autres variétés du français de la France hexagonale méridionale présentées ici. C'est un accent du midi conservateur, voire hyperconservateur comme celui de Lacaune dans le Tarn (cf. III.3.). Ses principales caractéristiques correspondent donc à ce qu'on peut appeler les « tendances lourdes » de l'accent méridional (cf. III.1.).

Sur le plan consonantique, le système n'a rien de remarquable. On note immédiatement ce qu'on appelle improprement un « r roulé » dans tous les

mots contenant un <r> graphique. Le /R/ de ce locuteur n'est cependant pas une vibrante [r] mais un « r » apical à un seul battement, techniquement une battue. Le symbole API de ce son est [ɾ]. On notera au passage que les mots *débâcle* (l. 95) et *fenêtres* (l. 100) semblent être réalisés sans une liquide : [debakə] et [fønetə].

Sur le plan vocalique, si on laisse provisoirement de côté le schwa et les voyelles nasales, aucune opposition n'est faite pour des paires telles que *épée* et *épais* (opposition /e/ ~ /ɛ/), *jeune* et *jeûne* (opposition /œ/ ~ /ø/), *cotte* et *côte* (opposition /ɔ/ ~ /o/), *patte* et *pâte* (opposition /a/ ~ /ɑ/). En général, ce locuteur semble suivre la loi de position (cf. III.1.). On trouve donc en syllabe ouverte des voyelles mi-fermées et, par exemple, la voyelle finale de *parlait* (l. 8) est identique à celle de *traumatisés* (l. 8). En syllabe fermée ou lorsque la syllabe suivante contient un schwa (par exemple *personne*, l. 76), les voyelles sont mi-basses. Dans le cas de *personne*, la réalisation ressemble au français de référence (si l'on néglige la question du schwa) (cf. II.1.) mais, évidemment, cette règle d'ajustement vocalique crée des différences notoires pour des mots comme *mitrailleuse* [mitrajœzə] (l. 29), *chose* [ʃɔzə] (l. 33) ou *pauvre (homme)* [pɔvr(ɔmə)] (l. 37). Il semble cependant à l'écoute que les voyelles ne soient pas toujours mi-ouvertes en syllabe fermée. La voyelle de *père* (l. 37, 38) ou celle de *jeunes* (l. 40) semblent ainsi à mi-chemin entre mi-fermé et mi-ouvert. Ce sont donc de véritables voyelles moyennes mais qui n'atteignent pas la position mi-fermée qu'on observe dans les syllabes ouvertes.

Les voyelles dites nasales sont typiquement réalisées par des voyelles orales ou légèrement nasalisées suivies d'un appendice consonantique, ce qui caractérise une prononciation languedocienne traditionnelle (cf. III.1. : 3.4.). Les réalisations des graphies (*a*)*in*, *un*, *an*, *on* sont proches des valeurs API suivantes : [eŋ], [œŋ], [ɔŋ], [aŋ] (par exemple, les mots *copains* (l. 16, 18, 65), *un* (dans *il en manquait un*, l. 19 (x2)), *bon* (l. 3, 4 (x2), 5 (x2)), *ans* (l. 61)). La distribution ou incidence lexicale des voyelles nasales est la même qu'en français de référence mais on notera la prononciation [kwaŋ] pour *coin* (l. 16 (x2)) ainsi que [lwaŋ] pour *loin* (l. 26 (x2)). Chez des locuteurs moins âgés, même conservateurs, la prononciation serait [lweŋ] et [kweŋ]. Il faut aussi signaler l'absence de nasalisation dans des liaisons comme *un homme* (l. 6) : dans cette séquence, la voyelle de *un* est orale [œnɔm]. On note enfin une assimilation du lieu d'articulation de l'appendice

consonantique à la consonne qui suit, surtout au sein des mots (par exemple, [trantə], *trente* (l. 66)).

En ce qui concerne les schwas, ce locuteur se conforme aux règles gouvernant les variétés du midi conservateur (cf. III.1. : 3.3.). Il fait une distinction sous-jacente entre mots qui se terminent par un schwa et mots qui se terminent par une consonne (par exemple, *alors* (l. 9), *morts* (l. 15 (x3)), *sûr* (l. 62)). On remarquera les schwas finaux dans les mots *moustache* (l. 6 (x2)), *gnôle* (l. 12), *chaque* (l. 17), *chose* (l. 33), *jeunes* (l. 40), *tranquilles* (l. 105), que ces mots soient en finale de groupe rythmique ou devant un mot commençant par une consonne. En revanche, devant un mot commençant par une voyelle au sein de groupes rythmiques, le schwa est effacé : *la gnôl(e) il la gardait* (l. 12), *pauvr(u) homme* (l. 37), *famill(es) entières* (l. 69). En position non finale, les schwas sont maintenus dans tous les cas : *petit* (l. 6), *Allemands* (l. 25), *seulement* (l. 112), *s'appelait* (l. 113), etc. On note aussi la prononciation des schwas dans les monosyllabes si le mot qui suit a une attaque consonantique : *marqué de voir* (l. 64), *la guerre de quatorze* (l. 7).

Sur le plan de la liaison, on relève une liaison systématique du verbe *être* dans les formes *est*, *était* et *sont* : *c'est [t]un bien* (l. 72), *était [t]a/-griculteur* (l. 4), *c'était [t]énorme* (l. 69), *sont [t]arrivés* (l. 84 (x3)), *sont [t]allés* (l. 30-31), etc. Dans beaucoup d'autres enquêtes, les formes du verbe *être* donnent souvent lieu à des liaisons mais elles sont loin d'être systématiques, tout en étant plus fréquentes dans le midi de la France que dans les parties septentrionales.

Conversation à Douzens (Aude)

JP : Si, si <**EQ :** Ah bon ?> parce que, si c'est... là euh... le beau-père bon euh, b/ justement, oui, là oui, le, le beau-père parlait le patois dans, dans les Corbières. <**EQ :** Ah il parlait.> il parlait le oui il par/, il parlait les Cor/, il parlait le patois. Bon, c'est un homme qui était... bon s/ il était a/-griculteur. Bon, il avait du bois/ des bois, il avait des champs, bon il avait un troupeau de moutons, il avait des vignes, et euh bon a/ c'est un homme qui était petit qui avait une moustache là, il avait une moustache. Et il avait fait la guerre de quatorze ce, ce, ce pauv/ cet homme. Alors quand il nous parlait bon, ils ont, ils ont été traumatisés par cette guerre. <**EQ :** Ah oui.> Et de temps en temps je veux dire par là il me, il me parlait de la guerre. Alors il me disait qu'un jour, il est monté quatre fois à l'assaut. Vous vous rendez compte hé. Alors, avant 10 de monter à l'assaut, ils y donnaient de la gnôle, pour ne pas, et lui, il voulait pas, il la et la gnôle il la gardait. Et euh, et un jour il a été blessé au bras. Bon il a fait aussi les, la campagne des Darda/ euh, des Dar/, des Dardanelles là-bas aussi. Mais enfin euh, ç/, ça, ça l'a, ça l'a traumatisé, mais... Dans son pays là-bas, dans les Corbières, comme ici d'ailleurs hé, on a eu des morts, des morts, des morts, et alors, dans son 15 coin, il avait tous ses, tous ses copains, du coin, qui étaient avec lui au/, autour de lui. Chaque fois quand il partait à l'assaut, ils disaient un tel, un tel ou un tel, il y est plus. Un tel il, il a disparu. Vous vous rendez compte, ses copains, comme ça et de temps en temps il en manquait un, il en manquait un autre, il en manquait un. Mais ça, ça, ça, je vois moi, euh... ça les a traumatisés. Traumatisés vraiment, hé, vraiment, 20 vraiment hé. <**EQ :** Ils sont pas revenus par/ ils sont pas revenus pareils.> Pareils, non, non, non, non, vraiment hé. Moi, ça, ça me, mon, mon grand-père pareil là, mon grand-père, c'était pareil à la guerre de quatorze tout ça. Bon lui il était dans, il était dans, dans euh... dans l'artillerie, tout ça mais, il me disait : « Quand, quand l'artillerie, bon, b/, ils bombardaient, que ce soit les Allemands ou, ou les Français, 25 mais à vingt kilomètres au loin, vingt kilomètres au loin le sol, il tremblait. ». Vous vous rendez compte mais, mais, et dans les tranchées mais, dans les tranchées, un jour, ça c'est le beau-père, il était dans les tranchées un jour, il a fallu qu'ils aillent chercher, une mitrailleuse, à, à... der/derrière, euh derrière le... les tranchées. Bon ils sont sortis des tranchées, mais à, au bout de cinq kilomètres, ils sont, ils sont 30

allés dans un trou, tellement que ça bombardait, ils sont restés dans le, dans le trou, autour/ les, les deux là, ensemble là. Ah, et le plus fort, le plus fort, ça, ça, ça m'a chose, ça m'a, ça m'a, enfin pas choqué, bon, et des fois ils avaient soif. Quand le, le bombardement ou, ou l'assaut était fini, ils allaient à un point d'eau. Ils allaient à un point d'eau, et les Allemands aussi, allaient au même point d'eau qu'eux. Et ils se disaient rien, ils prenaient l'eau et ils partaient, mais alors, moi ça ça m'a hé vraiment hé. Quand il me racontait ça ce pauvre homme moi, (XXX). Et mon père, mon père, il est parti à la guerre de quatorze, il avait pas dix-huit ans. Parce qu'à force des, des morts, des morts, des morts, des morts, et, et alors, et là, et c'était les jeunes qui y allaient. Et il y en a de sa classe qui sont morts.

EQ : Moi j'ai eu mon grand-père aussi qui, qui a fait la guerre de quatorze, et quand il était vieux, il m'a raconté qu'il avait tué quelqu'un d'un coup de baïonnette. Et ça l'avait marqué, et personne m'a cru dans ma famille, ils ont dit : « Il l'a inventé. », <**JP :** Oh non.> il l'a pas, il l'a pas inventé <**JP :** Oh non il l'a pas inventé.> non mais, il me l'a dit, il avait, quatre-vingt-deux ans, <**JP :** Oh, oui, oui.> il l'a dit à personne d'autre, <**JP :** Oui, oui.> mais personne a voulu me croire <**JP :** Oui, oui.>. Et j'étais vexé parce que bon, j'ai pas insisté parce que c'est pas la peine, <**JP :** Non, non, non.> ils ont cru que je disais bon, mais, il m'a, un jour il m'a dit : « Tu sais j'étais dans un, on a contourné euh, j'avais contourné un gros rocher, et on s'est retrouvés face à face, <**JP :** Face.> c'était lui ou moi. <**JP :** Et oui c'est ça, ouais, ouais.> Et je l'ai tué. », mais ça a dû le marquer parce qu'il en avait jamais parlé.

JP : C'est sûr hé.

EQ : Il a fallu qu'il soit proche de sa mort, <**JP :** Oui, oui, c'est sûr hé.> pour parler du fait qu'il avait tué quelqu'un d'un coup de baïonnette, comme ça <**JP :** Comme ça oui.>.

JP : Et mon père ce qui l'a marqué aussi, étant jeune comme ça, c'est que la, la, la guerre de quatorze étant finie, il a fallu qu'ils nettoient les champs de bataille. Oui, « Tous ces morts. », il m'a dit, « Tous ces morts. », des fois il prenait les jambes, les ré/ les jambes re/ restaient. Euh vous voyez euh les jambes re/restaient à la, à sa, à la main comme ça là, étaient a/arrachées comme ça là. Bon des, des dizaines de, de milliers de morts il s/ il a fallu qu'ils les, ou qu'ils déterrent, qu'ils étaient à moitié enterrés tout ça pour a/ pour enterrer ailleurs. Et des jeunes de dé/, de dix-huit ans. Mais ça, pff, ça, ça marque, c'est s/, c'est sûr que ça marque. Ces pau/ ces pau/ ces pauv/pauvres hommes hé. Mais moi, m/ surtout mon beau-père, quand il me racontait ça. Et alors il me le racontait souvent hé. Il était marqué par ça. Et, et puis il était marqué de voir que ses, ses copains, d'un village voisin. Bon, ça y est il n'y est plus, allez un autre bon, il n'y est plus. Alors sur, sur vingt qu'ils étaient à la compagnie ou trente, ils se sont trouvés à rien que sept ou huit, <**EQ :** Ce devait être triste dans les villages quand même.> à la fin de la guerre. Oh là, su/, su/, sur le monument aux morts, on le voit c'était énorme. Des ch/ des familles entières décimées hé, décimées hé. Ce que c'est que la guerre. Aussi je dis moi le marché commun, même l'Europe, c'est c'est c'est m/ c'est magnifique, quand on, on aura plus de guerre, regardez avec l'Allemagne maintenant c'est hé. Voilà, je dis que c'est un bien. C'est c'est magnifique ça. Bon qu'on fasse même avec la Russie, qu'on fasse vous voyez, plus tard peut-être bien que elle rentrera tout ça. Moi je trouve que c'est magnifique ça. Ça c'est la paix ça.

EQ : Je suis d'accord.>. Que qu'est-ce que c'est qu'une guerre ? Qui c'est qui profite

de la guerre, en parlant franchement hé ? Personne profite de la guerre. Personne. Et je trouve que c'e/ ça c'est un bien.

EQ : Et la guerre de trente-neuf quarante-cinq vous vous en souvenez <**JP :** Oh oui.> parce que vous étiez petit ?

JP : Oh là je m'en souviens oui, oui, là je m'en souviens. <**EQ :** Pourtant vous étiez.> 80
Bon j'av/ trente-quatre oui égal/ oui là je vois les Allemands, <**EQ :** Six ans au moins.> moi je vois les Allemands sur la place là, je le vois, ils avaient euh b/, bon ils réquisitionnaient un, un tas de maisons, tout ça et bon pour... moi je le vois, pff. Et ils sont arrivés. Les premiers Allemands qui sont arrivés, ils sont arrivés avec les chevaux. Avec les chevaux, comme à la guerre de quatorze, avec les chevaux hé. 85
Alors je voy/ il y avait des chevaux partout par-ci, par-là. Je vois ça hé. Bon après heureusement, quand ils sont partis à la débâcle, heureusement oh là c'était plein de munitions, ils o/, ils ont pris les munitions, ils les ont mis en dehors du village, ils les ont faites sauter. <**EQ :** Ah oui.> Heureusement encore, ils ont eu encore, c'est-à-dire que les Allemands qu'il y avait là, à la fin de la guerre, c'est des Allemands 90
qui, qui venaient de Russie tout ça, qui avaient m/, qu'ils av/, en/, avaient marre de la guerre. Ils en avaient marre, marre, marre, marre hé. Oh ils sont partis je veux dire sans, sans faire de dégâts, ni rien. Et alors j'étais, j'habitais avec ma gra/ à, sur la route, parce que la cent treize habitait, traversait la, le village, et pendant quatre jours et quatre nuits les Allemands, à la débâcle, ils s/, ils sont passés, sont passés, 95
sont passés, sont passés, et il y en a qui passaient des Allemands, ils étaient att/ euh, ils étaient en vélo, ils étaient attachés à, derrière un camion, en vélo. Comme ça hé. Ça se, je me souviens de ça hé. Et je me souviens aussi quand ils ont fait les quand ils ont explosé, quand ils ont fait par/ sauter toutes ces munitions. Ils nous, ils nous avaient dit : « Laissez les portes et les fenêtres ouvertes, à cause des f/, des 100
déflagrations. », hé, aussi quand ça pétait pfff, et aus/ on a, on a eu aussi des, des avions, euh... anglais qui sont venus bombarder. Pas dans le village même, un, un train (X) dans, dans la su/, à côté là un train. On n'a pas eu de dégâts. Alors je, je me souviens de ça de ces, <**EQ :** Donc ils étaient pas méchants ces Allemands (XX).> euh ici, non. Ici non bon, on les a laissés tranquilles hé, bon, il y avait des maquis, 105
aussi. Il y avait des maquis, bon euh un maquis de Tartanel qu'on appelle, il y avait trois ou quatre jeunes de Douzens qui y étaient au maquis, bon et comment ils ont fait, je sais pas comment ils ont fait, ils se sont fait en/encercler, et bon et, et ils sont é/ ils se sont fait, ils ont été prisonniers, mais seu/ étant prisonniers, bon et s/ euh a/, alignés, et fusillés. 110

EQ : Ah oui ?

JP : Ah oui. Mais seulement il y en a un de Douzens, avant d'être fusillé, il a sauté le mur, il y avait une muraille et en cou/ il est parti en courant il s'appelait euh, (X).